

Né en 1925 à Paris, Jacques MAITRE a mené des études de philosophie à la Sorbonne, puis est entré au CNRS dès 1952 en tant que sociologue. Il fut membre fondateur, puis directeur, du Groupe de sociologie des religions (CNRS). Signalons plus particulièrement deux ouvrages parus au Cerf, en lien avec notre dossier : *Mystique et féminité : essai de psychanalyse socio-historique* (1997) et *Anorexies religieuses, anorexie mentale : de Marie de l'Incarnation à Simone Weil* (2000). Adresse du site : jacquesmaitre.free.fr

La faim comme paroxysme de la jouissance

L'anorexie mentale constitue de nos jours un syndrome psychiatrique redoutable, fascinant et mystérieux. Redoutable par la façon dont ces jeunes filles vont miner le bonheur de leur famille ; redoutable par l'issue, qui est trop souvent la mort, après des années infernales. Fascinant à travers la volonté inflexible de malmener son propre corps jusqu'aux limites dangereuses, et au-delà. Mystérieux par une incompréhensible mise en échec délibérée des instincts vitaux basiques (l'alimentation, le sommeil, le confort,...).

Très souvent, le discours médical cherche la logique de tels comportements dans l'idéal de minceur effrénée que des modèles socioculturels proposent aux jeunes filles d'aujourd'hui ; pour certains auteurs, il s'agirait d'une sorte de révolte contre la « société de consommation ». Je pense que la référence à ces modèles apparaît dans les propos des personnes anorectiques quand celles-ci ont besoin d'alléguer des « raisons » qui légitimeraient leurs comportements. Pour éviter de nous laisser ainsi berné, regardons vers les performances des virtuoses de la faim qui ont illustré les siècles passés.

Bien sûr, les historiens n'ont pas manqué d'opérer un rapprochement avec les formes les plus spectaculaires de l'ascétisme chrétien en matière de nourriture. Au lieu de juger cette perspective blasphématoire, prenons en considération la géographie actuelle de l'anorexie mentale. Nous retrouvons aussitôt la carte des pays industrialisés de tradition chrétienne. Faudrait-il donc assimiler à l'anorexie mentale les attitudes des femmes mystiques qui ont balisé cette tradition depuis le XIII^e siècle avec une quasi-constante de refus alimentaires souvent tenus pour miraculeux ? Ce serait manquer aux exigences de l'histoire, où interfèrent habituellement les héritages et les mutations.

Une façon anorectique d'être au monde

Du côté des héritages, cernons les contours d'une « façon anorectique d'être au monde ». Il faut d'abord reconnaître certaines ressemblances dans les modes de vie choisis d'un côté par les mystiques, d'un autre côté par les patientes dont parlent les médecins. Les traits communs ne ressortissent pourtant pas nécessairement à une pathologie ; loin de poser que les premières sont des malades au même titre que les secondes, on peut s'interroger sur une question plus large, prenant en compte la diversité des réalisations historiques de *façons anorectiques d'être au monde*, dont le noyau aura été défini à partir de considérations psychanalytiques.

Dans les façons anorectiques d'être au monde, le plaisir découle d'une mortification des besoins et d'une absolutisation du désir, à la recherche d'une pureté paroxystique. Le noyau se trouve constitué par le refus d'assumer l'apanage des femmes dans la transmission de la vie. La mortification a aussi le sens de briser rétroactivement la filiation corporelle qui place la fille dans sa lignée féminine ; dès lors, le champ sera libre pour les désirs sans limites. Selon cette perspective, l'anorexie mystique prend toute sa place dans la variété des styles anorectiques, d'autant plus que ceux-ci permettent des virtuosités ascétiques constituant une dimension valorisée du cheminement spirituel.

On peut sans doute pointer ici un élément central dans l'origine chrétienne de l'anorexie, à partir de la manière dont l'Église régule sa position dualiste sur l'âme et le corps. Chez l'anorectique, il s'agit d'une volonté forcenée de dominer le corps en le réduisant à celui d'un bébé maltraité, pour accéder à la jouissance d'une idéalisation toute-puissante. Le refus d'assumer l'apanage des femmes dans la transmission de la vie induit une maltraitance à l'égard de son propre corps, analogue à la maltraitance d'un nourrisson ; l'anorectique brise l'enchaînement corporel de la lignée féminine en niant les besoins qui faisaient originellement sa dépendance totale des soins maternels.

Cette perspective s'ouvre au Moyen Âge lorsque l'économie marchande trouve son premier essor en Europe occidentale et que la spiritualité chrétienne opère alors une mutation où la féminité prend une place centrale. Dieu se féminise avec le thème de « Jésus-notre-Mère » ; Jésus descend de son trône royal pour assumer pleinement sa nature humaine ; né d'une femme, martyrisé, tué, il prend une figure nouvelle dans les dévotions et l'iconographie. Marie devient corporellement femme et mère. La sacralisation traditionnelle de la virginité prend une tournure où elle vient fournir une légitimation sans précédent à des façons anorectiques d'être au monde. L'anorexie mystique va devenir une forme majeure de la sainteté officielle, en tout cas jusqu'à la condamnation du quiétisme et du jansénisme.

À partir des XII^e-XIII^e siècles, dans les cités d'Europe occidentale animées par l'expansion de l'économie marchande, la tonalité affective du vécu religieux connaît une mutation profonde, dont les femmes mystiques constituent l'avant-garde ; l'humanité corporelle de

Jésus devient centrale et va de pair avec la maternité corporelle de Marie. Cette référence à l'apanage des femmes dans la transmission de la vie - au point que Dieu lui-même doit passer par le corps d'une femme pour s'incarner - vient accueillir sur le mode mystique la façon anorectique d'être au monde.

Refusant dans l'ordre généalogique d'être un maillon pour la transmission de la vie, les femmes mystiques investissent leur capacité d'être mères sur la relation entre l'enfant Jésus et sa maman, du côté de la mystique maternante, sur les sentiments de Marie-Madeleine envers Jésus adulte, du côté de la mystique des noces. Rejeter l'apanage des femmes ouvre la voie à une « réalisation » symbolique du mariage et de la maternité ; la figure de Jésus va se charger de significations diverses : Jésus-notre-Mère, Jésus bébé de la Vierge, Jésus enfant à l'intérieur de la mystique, Jésus époux... De telles significations s'intriquent de telle sorte que les épousailles s'opèrent couramment avec l'Enfant Jésus porté dans les bras de sa mère.

La sécularisation des façons anorectiques d'être au monde

Les anorectiques se donnent souvent à des idéaux sociaux investis dans le registre de l'absolu sur un mode sacrificiel. Parmi les idéaux institutionnalisés par l'Église, le vécu mystique offrait une sorte de voie royale ouverte devant le destin des pulsions chez certaines anorectiques. En revanche, aujourd'hui, la médicalisation de l'anorexie conduit à stigmatiser comme malades les jeunes filles qui refusent de manger, même si elles manifestent des sentiments religieux affirmés. Entre l'époque où l'anorexie mystique s'épanouit comme virtuosité spirituelle féminine au sommet du Moyen Âge et notre époque où l'anorexie mentale devient un problème de santé publique dans le champ de la psychiatrie, une sécularisation radicale est venue bouleverser le paysage.

Après la dernière période du Moyen Âge, de la Renaissance au XVIII^e siècle, la clinique médicale commence à recueillir des observations plus méthodiques, bien que le regard d'une science balbutiante se laisse encore éblouir par le merveilleux, avec le thème de l'*anorexia mirabilis* (anorexie merveilleuse, voire miraculeuse), ou de l'*inedia prodigiosa* (inédie prodigieuse : le sujet ne se nourrit pas, mais n'est pas affamé). Par une mutation analogue, le XVII^e voit s'amorcer la désacralisation de la sorcellerie (reversée progressivement dans le domaine réservé aux magistrats et aux médecins). Après le déclin de l'expérience mystique au XVIII^e siècle, la médecine du XIX^e s'attachera à définir, expliquer et traiter l'anorexie mentale comme maladie. Ce regard neuf va influencer l'ensemble de la population et induire un style anorectique nouveau.

La papauté elle-même en viendra à mettre en doute le caractère miraculeux de l'inédie, sur la base des recherches médicales. Du coup, dans ce domaine, la croyance au merveilleux deviendra objet de recherche scientifique. De plus, au XIX^e, la mise en scène lucrative d'une

abstention totale et prolongée de nourriture va devenir une sorte de sport, notamment avec la mode des *fasting-girls*. Aujourd'hui, l'*inédie-spectacle* a disparu, en même temps que la croyance en la possibilité réelle d'une existence sans alimentation.

Au XIX^e siècle, en médecine, le soupçon de fraude ou de processus somatiques dus à des dispositions « mentales » avait trouvé un lit tout préparé avec la vogue de l'hystérie, mais l'idée psychiatrique d'une « maladie » bien distincte de l'hystérie finit par s'imposer. Au siècle dernier, sur cette lancée, les perspectives psychanalytiques se déplaceront de la névrose vers des perturbations plus « archaïques » ; la relation origininaire à la mère deviendra le centre de l'écoute et les refus alimentaires prendront sens avec le refus de la dépendance du nourrisson par rapport à la mère.

Et la gourmandise dans tout cela ?

Dans un recueil consacré à la gourmandise, le lecteur peut se trouver surpris de lire une contribution consacrée au refus de manger. Tel est le détour emprunté par l'anorectique : l'obsession de l'alimentation s'investit passionnément dans la jouissance procurée par le manque de nourriture. Ainsi, la gourmandise se fait jour dans l'anorexie à travers un paradoxe. D'abord, la faim est ressentie à travers la jouissance vertigineuse qu'elle procure, à l'instar d'une « drogue ». Jadis glorieusement sacralisée dans l'anorexie mystique, cette jouissance est aujourd'hui sécularisée et stigmatisée comme pathologie, sous la forme de l'anorexie mentale.

Comme dans d'autres addictions, l'anorectique met en œuvre des ruses extrêmement élaborées pour se procurer la jouissance interdite par la famille et les médecins. Les vomissements tiennent couramment une place de choix dans cette stratégie. Mais ils interviennent souvent par un détour plus étonnant. Nombre d'anorectiques passent par des phases de boulimie, où les aliments les plus nourrissants sont absorbés jusqu'à l'écoeurement ; puis le corps est aussitôt purifié par des vomissements incoercibles. Un tel régime entraîne des troubles métaboliques sévères.

Pour finir, il est piquant de relever un autre usage du terme « boulimie » ; certaines études portant sur l'expérience mystique parlent volontiers de « boulimie eucharistique », notamment devant la raréfaction des aliments chez beaucoup de femmes mystiques extrêmement férues de communion ; plusieurs d'entre elles sont d'ailleurs réputées s'être nourries uniquement de l'eucharistie. Ainsi, les conduites ascétiques extrêmes en viennent à rejoindre les jouissances éperdues, dans le registre des virtuosités spirituelles ou dans celui des addictions mortifères.

Jacques MAITRE